

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## ***Le désir de la production* de Renaud Longchamps**

Renaud Longchamps, *Le désir de la production*, Montréal, VLB Editeur, 1981, 128 p.

Hugues Corriveau

Numéro 27, automne 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1982). Compte rendu de [*Le désir de la production* de Renaud Longchamps / Renaud Longchamps, *Le désir de la production*, Montréal, VLB Editeur, 1981, 128 p.] *Lettres québécoises*, (27), 42–43.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Le désir de la production

de Renaud Longchamps



Une certaine volonté de noblesse se dégage du *Désir de la production* de Renaud Longchamps. Et il est là, curieusement, question aussi des origines, mais telluriques, désir suscité par une curiosité constamment débordée du côté archaïque des choses et des êtres pris dans leur jus sacré, pourrait-on dire, souscrit dans leur devenir à partir de cet instant précaire de leur avènement. La distorsion est constamment temporelle, chez Longchamps, comme si se manquait dans la vision éloignée des choses la préhension adéquate qui ferait tenir tout l'univers dans la main. Une certaine mégalomanie dans la pulsion désirante du monde, comme une faim inassouvie. « Permien / l'eau et l'air, les formes hors de tout » (p. 30), « Silurien / la conservation, la motilité, le désir de s'étendre » (p. 35), « Paléocène / racines de nos chairs, rare grandeur » (p. 25). Rares aussi les moments sans désespoir sous-jacent, sans jactance réprimée, comme pour mieux dire l'insoluble, l'insolvable de notre contrat planétaire : « notre préhistoire c'est l'intérêt du réel » (p. 25).

Pulsion productrice donc, et productive, dans l'entre-deux du désir écoutant, forme ronde des objets pris comme les silex publiens ou les vénus originelles, vagues émotions des formes :

*ta chair intéressée elle se fige constante complexité tu ne réclames plus l'échange en échange ni même l'humeur de ma chair et ses petites mutilations (p. 25)*

Or, il faut savoir que « la matière », elle, « ne ment pas » (p. 61) pour que surnage ça et là quelques instants d'authenticité radicale. Le conflit permanent de ce désir s'articule entre le mensonge toujours précaire du rapport à l'autre et l'inévitable fermeté des choses données du monde. Il s'agit, peut-être, chez Renaud Longchamps de cette distorsion infinie où se compriment tant bien que mal l'essor et le ressort, la tension et la rétention, filée au fait du couvert et de la précarité malsaine des actes et des gestes.

C'est alors la question de savoir si dans l'Histoire du globe, dans les fusions chaudes des sols, n'allait pas surgir une certaine forme de vérité inscrite dans ce qu'il faut bien nommer la survie. Obsession de ce désir, manifeste de l'ordre incongru du monde pour en relever la secrète évolution.

*Parfois le vêtement ajoute à son mensonge. Et moi, en poussière ou autrement, je regarde la procédure, les yeux comme seule nudité à ma figure (p. 67)*

« Juste erreur du rêve » (p. 66) sans doute, quand se cachent les choses à deviner, mais le plaisir aussi de démasquer le sens, de dévêtir jusqu'à l'ossature des désirs la nudité même du vivant. Une horreur viscérale et inquiète du glaireux, de l'inorganique. Le mouvement ne s'entend ici que dans la plongée immédiate et découvriante des structures du monde. À l'origine, aux origines. Le droit fil du monde sur les formes prescrites pour vivre au-delà de soi, toujours, sous le regard posé.

Le regard cherche, en permanence, la gloire éphémère de la catastrophe, pour prendre l'ordre en défaut et le mal à partie. Et des pirouettes, et des approches sacrées.

*À l'abri ce réel, une fois de plus l'imaginaire  
Rien de très intéressant dans l'univers (p. 102)*

Sinon sa formation, sinon l'imagination inscrite dans l'étonnant développement des cellules, des mondes, comme des rapports humains. Miroir de l'un, reflet de l'autre. Une vaste entreprise sous le microscope défait ses trames, ses rejets bénéfiques.

*Tu t'agites avec les accessoires de la nécessité  
l'on nie tant qu'on sait se faire à l'illusion  
des yeux et des écailles comme paramètre de la durée  
Autres parasites nous passerons par la patience  
et suspendu en nos signes au hasard des yeux  
enfin ce désir impérieux d'épuiser ses possibilités  
(p. 114-115)*

GENEVIÈVE AMYOT  
**DANS LA  
 PITIÉ  
 DES  
 CHAIRS**

avec un dessin de Madeleine Morin

Éditions du Noroît



Renaud Longchamps  
 Le désir  
 de la production  
 poésie



vlb éditeur

Ainsi cet oeil ouvert dans les lignes de la main (photographie de Jacques Poulin en couverture) scrute le lecteur dans un geste de voyeurisme affiché. Avoir le monde, et à voir. Et à fabriquer, comme en usine, cet envers du temps, ce microcosme des chaînes et des sélections naturelles, ce milieu fermé comme un monde d'où sortent les objets, comme des sexualités latentes ou effectives.

*Le sens le dire à tout instant de ma matière  
 tant de boucles dénouées tant de fonctions imparfaites  
 un cri aussi une nécessité de s'inscrire*

*Comme ces manières de manufacture sur la fin le dévo-  
 nien*

*la juste reproduction et ma dérive dans tes protéines  
 je me démonte et tu ne disposes plus de mon visage  
 (p. 110-111)*

Du « Carbonifère » (première partie) à « une sensation épidermique de l'univers » (troisième) tout un tracé de recherches, tout un discours de préhension et de nomination. Une certaine forme de redite et de projet inscrit d'écriture. Le corps dans ses fonctions naturelles, dans ses désirs de corps s'affiche comme une roche acérée ou une effluve palpable des ères du feu. Comme s'il fallait pour Longchamps sortir le fossile de la pierre comme le corps de sa gaine ou l'amour de sa gangue. Une forme exacerbée de souffrance en ressort sous la froide apparence ou sous cette désillusion perpétuellement soulignée : « La présence, la présence / Aucune autre destruction nécessaire » (p. 96), « Au moins immobile en ces lieux/ Je vais mourir de justesse » (p. 97).

Faut-il dire alors que l'intérêt majeur de ce recueil tient dans cette lucidité et dans sa forme sèche et rutilante à la fois. Intenable, le désir prononce et s'avoue, dissèque et s'inquiète, comme si le lieu de l'incertain parachevait l'histoire du livre comme l'histoire de dire forcément moderne les choses de la nécessité. Recueil à lire attentivement pour ce qu'il nous apprend de nous-mêmes et de nos difficultés à vivre absolument. □

Hugues Corriveau

Geneviève Amyot, *Dans la pitié des chairs*, avec un dessin de Madeleine Morin, Longueuil, Éditions du Noroît, 1982, 117 p.  
 Louise Fréchette, *L'Insurgée*, Montréal, Éditions Leméac, 1982, 134 p.

Renaud Longchamps, *Le désir de la production*, Montréal, VLB Éditeur, 1981, 128 p.